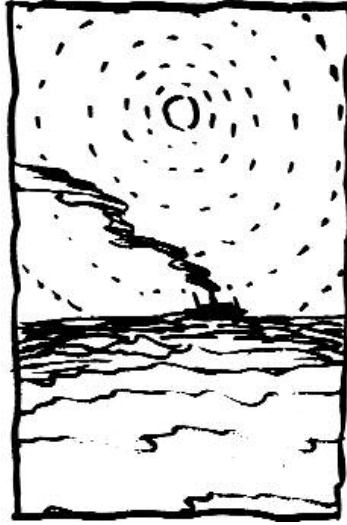


# Bahiyjih Nakhjavani



## Le papier

Le prince héritier d'un royaume situé aux confins d'un Orient en partie imaginaire a proposé le mariage à la fille du gouverneur de la citadelle. Celui-ci ne peut refuser, mais il n'accepte qu'à contrecœur, et fait traîner sa réponse en corrigeant inlassablement la lettre qu'il dicte à son scribe, en présence de l'envoyé du prince, mais aussi de sa mère, cachée à l'étage d'où elle ne perd ni un détail de ce qui se passe ni une occasion d'intervenir. Au près d'elle, attentive à la rédaction de ce message qui va décider de son sort, la fille du gouverneur se gorge de sucreries offertes par l'envoyé... Cet extrait (chapitre x) d'un livre à paraître est caractéristique du talent révélé par *La Sacoche* (Actes Sud, 2000), premier roman de Bahiyjih Nakhjavani qui, née en Iran, s'est établie en France, après des études en Angleterre et aux Etats-Unis.

**L**ES JOURS DEVENAIENT SOMBRES et les pluies abondantes mais, dans les appartements des femmes, il faisait bon sur les balcons clos où chatoyait la lueur safran des lampes à huile. Malgré les protestations de la mère du gouverneur contre une telle prodigalité, on allumait tôt les lampes depuis que le temps s'était refroidi, afin de créer une illusion de chaleur. Les deux balcons du salon de thé où elle passait ses après-midi donnaient d'un côté sur la salle d'audience du gouverneur et de l'autre sur la cour du palais, et tous deux étaient entourés de banquettes recouvertes de tapis pour le plus grand confort des femmes qui, appuyées aux ajours en forme d'étoiles des parois, écoutaient et regardaient la vie vécue à l'étage inférieur. Pendant les après-midi pluvieux de l'automne, quand s'alourdissaient les nuées d'orage et quand le soleil perçait de rayons capricieux les vitraux en losanges au couchant, les lampes à huile dessinaient sur les tapis kurdes des cercles chaleureux de rouge et d'or.

Assise, placide, dans le balcon est, la fille du gouverneur tendait l'oreille vers les quartiers des hommes, au-dessous. Elle s'était installée à côté d'un plateau de confiseries de manière à n'avoir à faire pour atteindre celles-ci que des gestes réduits au minimum, car on lui avait enseigné dès son plus jeune âge les arts de l'immobilité. De sa grand-mère qui, du haut de cette position stratégique, surveillait les scribes de la chancellerie, elle avait appris aussi à garder le silence.

Le scribe aux mains velues lisait une nouvelle variante du brouillon d'une lettre, et sa voix était aussi sèche que les feuilles parcheminées qui tombaient des platanes en tournoyant lorsqu'il l'avait commencée. On disait que le prisonnier de la citadelle écrivait des centaines de lettres en l'affaire de quelques heures mais la rédaction de cette unique lettre au prince héritier durait depuis des semaines et n'était pas encore achevée. D'abord, son père n'avait pas voulu laisser le scribe la commencer et à présent sa grand-mère ne le laissait pas la terminer. Son père corrigeait d'un côté de la paroi ajourée ; sa grand-mère fulminait de l'autre. Et la fille du gouverneur attrapait les pages au milieu et serrait les feuillets contre son cœur avant que la pluie ne les aplatît dans le vide des silences de l'Envoyé.

L'Envoyé fumait le *qalyun* ; les gargouillis intermittents de sa pipe et les légers nuages de fumée qui s'échappaient de ses lèvres étaient les seuls signes de sa présence. De l'entendre écouter, le cœur de la fille du gardien faisait des bonds, telle une lourde carpe dans le bassin quand le jardinier le vidait à l'automne. Les silences de l'Envoyé l'incitaient à plonger la main dans le plat de masse-pains, à enfoncer les dents dans leur douceur poisseuse. Sa grand-mère se retourna et lui asséna une claque sur le poignet.

— Assez ! lança-t-elle d'une voix âpre.

La mère du gouverneur pesait contre la paroi ajourée de toute sa masse majestueuse, étalée sur plusieurs coussins. Au-dessus de sa tête, sur une étagère

affaissée qui courait le long du balcon, étaient rangés une série de verres à thé russes et un samovar de cuivre qui tintaient de façon menaçante chaque fois qu'elle bougeait. Sur l'étagère jumelle, au long du balcon opposé, se trouvaient une collection de verrerie turque et des plateaux en cuivre provenant de Constantinople. Mais si l'équilibre régnait sur les balcons entre la puissance du tsar et celle du sultan, le salon de thé, au milieu, était entièrement dominé par la reine d'Angleterre, trônant en félicité conjugale encadrée de roses rococo dorées. Le portrait était imposant, en dépit du fait que plusieurs roses fussent cassées et que l'orteil droit du consort royal désignât, tel un avertissement, les trous de vers dans le cadre de bois nu. Acquis d'un négociant anglais désargenté qui s'était vu dans l'obligation de fuir le pays pour échapper à ses dettes, il avait été relégué par le gouverneur dans les quartiers des femmes, un peu à contrecœur, à cause de l'immodestie de la souveraine. Mais la manière dont le prince, debout derrière Sa Majesté britannique, entourait celle-ci d'un bras protecteur réchauffait le cœur de la fille du gouverneur. Tout en frissonnant quelque peu à cause de l'orteil, elle trouvait dans le bras une consolation mélancolique tandis qu'en se suçant méditativement la lèvre inférieure elle caressait sous sa manche son poignet meurtri. "La douceur de la servitude due à Votre Altesse enhardit Votre esclave", lisait le scribe, dont la voix montait d'en bas avec les volutes de fumée d'une pipe à eau. La vieille dame considéra les lèvres de sa petite-fille, rosies par les sucreries, et grimaça d'écœurement.

— Beaucoup trop de douceurs, souffla-t-elle, sévère.

Le scribe interrompit sa lecture pour modifier un mot. Il avait copié et recopié la lettre, l'avait écrite et réécrite si souvent que la fille du gouverneur la connaissait par cœur. Mais il y avait toujours de nouvelles modifications à faire.

"La servitude due à Votre Altesse enhardit Votre esclave", lut-il.

— Au diable la servitude, marmonna la mère du gouverneur en lançant à son fils, à travers la paroi, un regard furibond. Assez d'esclaves, aussi. Encore une fois et je m'en vais.

Le glouglou du narguilé reprit, imperturbable. La fille du gouverneur lança aux massépains de l'Envoyé un regard d'envie, et sa grand-mère, avec une moue de dégoût, murmura sous cape un juron. Elle était furieuse contre son fils. Elle le considérait comme un couard servile, un lardin des Qajars; elle méprisait sa politique tout en diplomatie et elle aurait voulu qu'il rejetât carrément les ouvertures du prince héritier. Il tergiversait depuis trop longtemps, pensait-elle.

— Au diable, vers et esclaves, lança-t-elle, en se balançant dangereusement d'avant en arrière.

Mais le gouverneur ne pouvait pas rejeter l'offre du prince héritier sans mettre en danger son avenir politique. Il essayait de gagner du temps, de jouer contre

le destin. La seule façon pour lui de retarder l'inévitable retour de sa mère au-delà des montagnes consistait à lui laisser la parole et à lui donner l'impression qu'elle allait imposer son point de vue. Jusqu'ici, il avait réussi. Elle parlait beaucoup, surtout pendant la dictée des lettres au prince héritier.

— Je te préviens, je repars et j'emène la petite, gronda-t-elle.

La fille du gouverneur était indifférente au lieu où on l'emmenait du moment qu'elle pouvait y manger des massapains. L'Envoyé lui avait apporté plusieurs boîtes de confiseries différentes : il y en avait de blanches comme ses doigts, faites de pâte d'amandes sucrée, d'autres pareilles à des mèches de cheveux imprégnées de sirop au parfum de rose, et il y avait des pâtisseries douceâtres, telles des liasses de papier généreusement enrobées de pistaches. Il lui avait assuré, de la manière la plus séduisante qui fût, que plus vite elle en viendrait à bout, mieux cela vaudrait, car de plus délicieux encore, murmurait-il, l'attendaient à Tabriz. Il avait proposé un petit jeu, rien qu'entre eux deux : en fonction de la quantité qu'elle en aurait mangé avant qu'il s'en reparte, il promettait de deviner le nom de son époux d'après le nombre des friandises restant dans les boîtes. On le disait habile en divination. Et si elle les finissait tous, avait-il ajouté, cela signifierait qu'elle serait bientôt mariée mais que le nom de son époux, que le monde entier connaîtrait, devrait rester secret.

Outre les confiseries turques, l'Envoyé lui avait offert aussi le plus joli miroir peint à la main qu'elle eût jamais vu. Sa grand-mère l'avait, à contrecœur, autorisée à garder les confiseries, mais elle s'était montrée intraitable quant au miroir, qui devait être renvoyé au prince qajar. Une jeune fille pouvait perdre sa virginité en regardant un tel objet, disait-elle. La fille du gouverneur n'avait pas envie de perdre sa virginité, mais elle avait de garder le miroir une envie désespérée. Elle le cacha donc au fond de son nécessaire de broderie et, de temps en temps, elle jetait un petit coup d'œil dans la glace aux chicots de ses dents gâtées. Elle recueillait aussi, l'une après l'autre, les feuilles de papier de soie farineux qui tapissaient les boîtes de sucreries turques et, subrepticement, quand personne ne la regardait, elle léchait de sa langue recourbée comme celle d'un chat leur transparence sucrée. Car si elle était impatiente de connaître le nom de son époux, elle était aussi curieuse, sinon plus, de la nature de son amour.

Il y avait eu un temps, disait-on, où sa grand-mère était l'objet du désir des amants. Selon la tradition familiale, cette effrayante matriarche qui descendait sur la maisonnée comme une sécheresse d'été, une peste d'automne, une avalanche d'hiver, avait été autrefois, elle aussi, une souple et ravissante princesse kurde. S'il paraissait improbable que l'orteil d'un époux l'eût jamais protégée des vers de l'existence, elle avait un jour tué un valet de pied pour lui avoir

amoureusement murmuré des mots tendres, disait-on, d'un coup de poignard à la gorge pendant qu'il l'aidait à monter à cheval. La rumeur assurait, bien qu'il y eût des années que plus personne n'avait osé lui murmurer des mots tendres, qu'elle avait toujours une dague sous sa ceinture. L'écho des légendes vantant son audace sans voile et sa maîtrise de la fauconnerie résonnait encore entre les rochers, ricochait sur les torrents de montagne ; on apercevait encore au printemps, dans les champs de coquelicots, des lambeaux de ses jupons rouges. Ce n'est que lorsque son fils préféré, fiancé contre sa volonté maternelle à une princesse persane, fut tué dans une escarmouche frontalière aux ordres du shah, c'est alors seulement qu'elle revêtit ses voiles de veuve et devint immobile. Ce fut la perte du pouvoir d'amour qui la couvrit de graisse et la rendit d'une laideur si stupéfiante.

Les jambes épaisses largement écartées, la lèvre inférieure en avant et les mâchoires serrées, la mère du gouverneur était adossée à la paroi de l'appartement des femmes. Ses cheveux jaunis au henné pendaient en deux nattes huileuses de part et d'autre de ses bajoues, sous le voile de mousseline bordé de sequins minuscules, et elle respirait fort, les yeux fermés, en se balançant d'arrière en avant sur ses hanches. C'était sa façon de se concentrer sur ses imprécations, l'état le plus proche où elle se mît jamais de la prière. Ses balancements faisaient grincer la paroi ajourée et les verres à thé russes tintaient, fragiles, au-dessus d'elle.

“Votre esclave implore Votre impériale bénédiction, lut le scribe. A cette créature insignifiante entre toutes, accordez un regard de l'œil de Votre faveur.”

— Je ne veux pas qu'il “accorde”, tonna la vieille femme, tout à trac. Si insignifiante soit-elle, ajouta-t-elle, comme à la réflexion.

Le grattement du roseau du scribe se tut. La fille du gouverneur pressa le massepain contre ses dents impatientes et suçà avec voracité. Elle avait un joli visage, n'eût été la regrettable pourriture de ses dents de devant.

— Il a déjà accordé bien assez, répéta la vieille dame, opiniâtre.

Le narguilé respira doucement et puis s'arrêta pour gargouiller.

— La magnanimité du prince est sans limite, dit le gouverneur d'un ton cinglant.

— Son Altesse peut offrir d'accorder, siffla sa mère. Il peut espérer accorder. Il peut même vouloir accorder. Mais je ne puis autoriser...

— Personne, interrompit sèchement le gouverneur, ne peut être autorisé à préjuger de ses faveurs.

— Ni de ses désirs, ronronna le Géorgien.

Le choc de la voix de velours donna à la fille du gouverneur une vague impression de nausée. Le papier craqua quand le scribe remplaça la feuille posée sur son écritoire et la guerre des volontés et de la syntaxe connut une accalmie

momentanée. Le scribe racla sa gorge velue.

“Si tel est le plaisir de Votre Altesse, accordez à cette humble servante...” lut-il avec prudence, d’une voix chargée d’emphase. La paroi de l’*anderoun* émit un craquement menaçant.

Le silence de l’Envoyé pesait contre les oreilles dociles de la fille du gouverneur ; elle tendit une main circonspecte vers le plateau de massepain.

“... un bonheur susceptible d’accroître la tranquillité de Votre suave souveraineté...” Elle avait aperçu une fois le nouveau secrétaire à travers les rideaux, au pied des marches menant aux quartiers des femmes ; agenouillé devant un écritoire de bois, il appuyait sa plume sur les tendres feuillettes. Seule sa main bougeait, les poils noirs sur son poignet étroit semblaient des traits de plume sur la page. Et elle avait vu cet ongle étrange qui grattait de façon si suggestive, telle une trompe reniflant le papier. Le massepain fondait lentement entre ses dents et elle tendait à nouveau la main quand sa grand-mère lui frappa encore le poignet. La douleur fut cuisante.

— Assez de douceurs, fit sèchement l’aïeule. Je te l’ai dit, déjà !

“Un regard de l’œil de Sa faveur”, concluait le scribe.

— Que les dents d’autrui pourrissent ! marmonna la mère du gouverneur.

Il y eut un froissement de papier et une autre pause, au-dessous d’elles. La jeune fille frissonna et baissa les yeux, envahie par une lame de vertige. Elle tenta de croiser les bras autour de sa taille ineffable et tandis que ses petites mains blanches se tendaient pour saisir ses coudes la honte fit resplendir son teint crémeux et l’effort de se maîtriser fit trembler ses joues rondes. Mais elle avait été bien éduquée, et resta quelques minutes quasi sans respirer. Et puis, le regard fixé sur les trous de vers, elle réussit à surmonter son malaise et à chasser la brume en clignant des yeux. Il lui vint à l’esprit que l’Envoyé au visage blafard ressemblait assez à un ver, avec ses joues flasques.

“Qu’il ne soit pas dit que l’amour qu’elle offre à Votre Altesse...” lisait le scribe.

— Elle n’offre rien, grommela la vieille femme.

“... n’a pas été mis à l’épreuve et jugé vrai”, continuait le scribe.

— Saveur vaut mieux que chasteté, chantonna d’en bas l’Envoyé.

Mue par ses intonations sucrées, la fille du gouverneur plongea sur deux autres morceaux de massepain et se les fourra dans la bouche. Sa grand-mère observait le scribe à travers la paroi et ne s’en aperçut pas.

“Savouré et jugé...” répéta le scribe, sans perdre la cadence.

— Mensonge ! hurla la mère du gouverneur à travers les jours du balcon.

Il ne restait que trois gâteaux. La jeune fille s’en gorgea, vertigineusement.

“Menteurs, ceux qui affirment qu’elle n’a pas été mise à l’épreuve et jugée vraie”, se hâta de dire le scribe. Il arrivait à l’ultime fioriture, les formules

d'adieu, et précipitait l'allure car si seulement il pouvait arriver à la fin, s'il pouvait seulement terminer, pensa la fille du gouverneur, encore un seul masepain... "Que sa vie soit un sacrifice à Votre Altesse, lut-il précipitamment. Puisse-t-elle devenir le réceptacle de Vos suaves faveurs."

La jeune fille se leva et fit quelques pas en trébuchant vers le salon de thé. Elle se sentait ivre de sucre, la tête lui tournait, les vers sortaient en rampant des boiseries et aucun orteil ne se tendit pour l'empêcher de se cogner à la paroi du balcon. La pièce devint obscure et des cris de consternation féminine s'élevèrent lorsque la petite lampe à huile se renversa et s'éteignit sur les tapis, marquant la laine écarlate d'une tache sombre et odorante. Une averse de plâtre sec descendit sur la salle d'audience et la paroi ajourée émit des craquements menaçants au-dessus de la tête de l'Envoyé.

— Qu'on apporte des citrons et des concombres pour cette enfant ! tonnait la mère du gouverneur en frappant le sol de sa canne. Trop de sucreries, et de l'huile gaspillée.

Traduit de l'anglais  
par Christine Le Bœuf